Nouvelles du Soudan

Collectif

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

MINIATURES

Nouvelles du SOUDAN

Ahmad Al-Malik
Stella Gaetano
Hisham Adam
Abdulaziz Baraka Sakin
Abdelghani Karamallah
Rania Mamoun

Magellan & Cie /// Courrier international

Avant-propos

Le Soudan moderne, indépendant depuis 1956 après avoir été régi par un condominium anglo-égyptien, est l'un des pays les plus vastes du continent africain – plus de deux millions cinq cent mille kilomètres carrés – qui abrite quarante et un millions d'habitants. Étymologiquement, le nom « Soudan » dérive de l'expression arabe *Bilâd as-Sûdân*, « le pays des Noirs », qui désignait l'ensemble de l'Afrique saharienne à l'époque médiévale.

Dans l'Antiquité, le Soudan fut le siège de nombreuses civilisations depuis le troisième millénaire avant J. C. Ainsi, les royaumes successifs de Kerma, d'environ 2500 à 1500 avant J.-C., s'épanouirent dans le pays et entretinrent des rapports avec l'Égypte pharaonique voisine. Au XVe siècle avant J.-C., le pharaon égyptien Thoutmosis Ier conquit le Soudan, qui resta sous domination égyptienne pendant quatre siècles. Ensuite, le premier millénaire avant J.-C. voit se développer les fameux royaumes de Napata puis de Méroé, dominés par les dynasties dites des « pharaons noirs ». En 21 avant J.-C., la Nubie devint une province romaine et, au IVe siècle de notre ère, Ezanas, le roi d'Axoum, en Éthiopie, détruisit le royaume de Méroé. Puis, à partir du VIe siècle de notre ère, plusieurs royaumes nubiens se tournèrent vers le christianisme. Ces entités perdurèrent jusqu'au XIVe siècle, avant d'entamer un déclin progressif face à l'avancée de l'islam dans la région.

Aujourd'hui, le Soudan – héritier de ces civilisations pharaonique, chrétienne et musulmane – reste un pays très diversifié d'un point de vue culturel. Sur le plan religieux, la population du nord du pays est très majoritairement musulmane, malgré une importante communauté chrétienne installée à Khartoum, composée de coptes, de Grecs, d'Arméniens et plus récemment de réfugiés catholiques et protestants fuyant la guerre civile du sud du pays. Les habitants du centre – la région des monts Nouba – et du sud du pays se répartissent entre chrétiens, animistes et musulmans, ces derniers se retrouvant surtout dans les villes.

Sur le plan culturel et linguistique aussi, le Soudan est une véritable mosaïque. L'arabe domine largement dans le nord du pays, même si l'on y

parle également le nubien, réparti en plusieurs dialectes. Dans l'ouest, on parle également l'arabe, ainsi que d'autres langues, comme le zaghawa, le massalit et le four – *Darfour* signifiant littéralement « le pays des Fours ». À l'est, toujours à côté de l'arabe, on parle le beja. Mais c'est dans le centre (Kordofan) et surtout le sud (Bahr al-Ghazal, Haut-Nil et Équateur) que se concentre la richesse linguistique du pays : on y parle des dizaines de langues différentes, dont le nuer, le dinka, le shilluk, le kakwa, le moru, le zande, l'acholi, le mundare… Une forme créolisée de l'arabe – appelée « arabe de Juba » – sert de *lingua franco* entre toutes les populations du sud, tandis que l'arabe parlé dans le reste du pays se répartit également en dialectes régionaux. Derrière chacune de ces langues se cachent bien sûr une culture et des traditions particulières.

Hélas, le pays est dominé depuis son indépendance par une certaine instabilité politique, entre coups d'État successifs depuis 1958 et guerre civile dans le sud de la veille de l'indépendance à 2005, puis dans le Darfour depuis 2003.

Sur le plan littéraire, le Soudan est un terreau des plus fertiles, qui a produit dès les années 1940 de nombreux nouvellistes et romanciers, à côté d'une tradition poétique très ancienne. Hélas, cette production est encore aujourd'hui largement ignorée tant dans le monde arabe qu'en Occident, et ce pour diverses raisons : la situation marginale du pays sur la carte du monde arabe, par ailleurs largement dominé culturellement par le Liban et le voisin égyptien, le manque de soutien des autorités à l'égard des artistes, le manque de liberté d'expression… Pourtant, deux auteurs ont réussi à se faire une place de choix sur la scène littéraire arabe. Il s'agit d'abord du romancier et nouvelliste Tayyib Saleh, décédé récemment, auteur notamment de *Saison d'une migration vers le Nord*, publié en 1966. Ce roman, célébré voire encensé par les critiques littéraires arabes et occidentaux, relate à travers l'expérience singulière d'un étudiant soudanais en Grande-Bretagne toute l'ambiguïté des rapports entre le Nord et le Sud, entre l'Europe et l'Afrique, entre l'Europe et le monde arabe au lendemain des indépendances. Dans le domaine de la poésie, Mohammed Al-Faytouri, auteur notamment de *Chants d'Afrique*, est l'autre artiste soudanais qui a réussi à se faire un nom sur la scène littéraire arabe, même s'il est peu connu en Occident qui manifeste aujourd'hui moins d'intérêt pour la poésie que le monde arabe où ce genre littéraire demeure très populaire.

Mais de nombreux autres auteurs soudanais mériteraient d'être connus et reconnus : Bouchra Al-Fadil, Al-Sadiq Al-Raddi, Nasser El-Hag ou Issam Rajab en poésie, Ali Al-Makk, Ibrahim Ishaq, Abkar Adam Ismail, Ibrahim Bashir Ibrahim, Al-Hassan Bakri, Muhsin Khaled, Tarek Eltayeb, Khaled Eways, Amir Tagelsir et d'autres pour la nouvelle et le roman. Si un grand nombre de ces auteurs vivent aujourd'hui à l'étranger – en Égypte, dans les pays du Golfe, en Europe et en Amérique du Nord – leur pays d'origine reste

leur source d'inspiration principale.

Depuis au moins deux décennies, les différents aspects de l'histoire du Soudan évoqués plus haut – la diversité culturelle et religieuse, mais aussi la dictature, les différends confessionnels et ethniques, la guerre civile et ses conséquences comme la misère et le sort des déplacés – se reflètent dans la production littéraire, comme en témoignent les six nouvelles rassemblées dans ce recueil. En effet, leurs auteurs sont d'origine arabe, nubienne, sudiste ou darfouri. Tous écrivent en arabe, mais mettent en scène des personnages venus des quatre coins du pays, avec leurs coutumes et leurs caractéristiques. Les faits évoqués, reflets de l'actualité soudanaise, sont souvent graves. Mais l'habileté et l'élégance des auteurs, l'humour et le style onirique de certains, qui n'est pas sans rappeler le réalisme magique sud-américain, les transforment en petits bijoux, témoins à la fois d'une dure réalité et d'une littérature qui ne demande qu'à être découverte.

Xavier LUFFIN

Ahmad Al-Malik est né en 1967 à Argo, en Nubie, dans le nord du Soudan. Il vit aujourd'hui aux Pays-Bas. Il est l'auteur de plusieurs romans et recueils de nouvelles : *La Troupe musicale* (Khartoum, 1991), *Les Oiseaux des derniers jours du printemps* (Khartoum, 1996), *La Sixième Mort du vieux Munawfal* (Damas, 2001), *Le Printemps viendra avec Safa* (Khartoum, 2003) et *Noura la fille aux cheveux tressés* (Khartoum, 2007). Son avant-dernier ouvrage a été publié en français sous le titre *Safa ou la saison des pluies* (Actes Sud, 2007) et devrait être traduit prochainement en néerlandais.

La nouvelle du présent recueil est tirée de son dernier livre, *Noura la fille aux cheveux tressés*. Dans un style souvent ironique et subtil, ses romans et nouvelles mettent en avant la multiculturalité du Soudan et s'inspirent largement de la situation socio-politique de son pays d'origine, mais aussi de son expérience en tant qu'immigré en Europe.

LE CHAR D’ASSAUT

Il y a une semaine, on m’a livré le char que j’avais acheté chez un intermédiaire qui habite dans notre quartier. C’était une très bonne affaire, même si plusieurs de mes connaissances furent étonnées lorsqu’elles le virent échoué sous le margousier qui se trouve devant notre maison. Je remarquai peu après que la plupart d’entre eux cessèrent de nous rendre visite, sous différents prétextes. Même le professeur d’anglais, ce souffreteux qui émet un sifflement saccadé lorsqu’il fume le narguilé avec moi, cessa de venir donner des cours à ma fille, sans même récupérer la somme qui lui était encore due. Quant au laitier, la dernière fois qu’il nous a vendu du lait, il fut bien étonné de nous voir, mon fils aîné et moi-même, en train de nettoyer le char. Du coup, il reconnut en tremblant nous avoir vendu à maintes reprises du lait coupé d’eau. Il tenta ensuite de se justifier en invoquant la conjoncture économique, nous montrant des documents allant dans ce sens : des feuilles de compte établissant les grosses sommes qu’il devait payer, sous peine de voir ses cinq enfants expulsés de l’école. Il exhiba également un document officiel du service des taxes, qui lui accordait un délai d’une semaine pour régler le solde de ses dettes, sous peine d’être traduit en justice. Je me dis, malicieusement : « Il est bien le seul au monde à payer ses taxes en vendant de l’eau ! »

Je ne prêtai guère attention à ses aveux et je continuai à nettoyer et à lubrifier le char avec mon fils aîné. Pendant qu’il continuait à énumérer ses arnaques, je lui demandai de m’aider : « Passe-moi ce bout de chiffon, remplis ce seau à la pompe de la cour », et lui me répondit d’une voix chevrotante. Je remarquai alors que ma femme était en train de se quereller avec lui à cause de cette histoire d’eau, et qu’en même temps elle l’avait poussé à l’aider : « Passe-moi le balai, soulève ce tonneau et mets-le devant la porte », et lui répondait de sa voix toujours chevrotante. Je l’ai même vu nettoyer le sol avec une serpillière, tout en approuvant les reproches de ma femme qui criait : « Tu n’es bon qu’à vendre de l’eau ! Allez, repasse de ce côté-là, n’appuie pas trop sur la serpillière ! Regarde, à cause de cette eau que tu nous as vendue, l’ouïe

de mon benjamin s’est affaiblie, il en a même perdu ses dents ! » Tout en s’affairant, le laitier essayait de cajoler le petit garçon perdu dans ses rêves en sifflant, comme pour lui assurer qu’il n’était pas le responsable de sa faible ouïe. Lorsqu’il eut terminé de récurer toute la maison, nous terminions nous-mêmes de nettoyer le char, qui semblait flambant neuf. Le laitier avait terminé sa tâche, et je vis des larmes remplir ses yeux, tandis qu’il nous faisait ses adieux.

Les jours qui suivirent l’achat du char, je constatai une amélioration de certains services : le boucher se mit à nous donner ses meilleurs morceaux de viande, à la place des os qu’il nous refilait auparavant. De même, il n’y eut plus une seule coupure d’électricité depuis que le char se trouvait sous le margousier, en face de notre maison, alors que nos voisins restaient dans l’obscurité totale – ma femme couvrit même le char de louanges électriques. Depuis l’arrivée du char, nous n’avions plus de coupures d’eau, et comme notre maison était la seule du quartier à bénéficier de cette manne aquifère, mes trois fils et moi fûmes obligés de passer la journée à organiser la file des voisins qui venaient quémander de l’eau chez nous ; nous dûmes même nous armer de gourdins pour contenir leur ardeur. Toujours grâce au char, nous avions obtenu le privilège de ne plus devoir faire la queue devant la boulangerie du quartier. Dans les jours qui suivirent la livraison, la plupart des gens qui avaient contracté des dettes auprès de mon père et qui avaient disparu après sa mort ou avaient même prétendu ne pas le connaître, accoururent chez moi. Je dus examiner des dizaines de formulaires établissant qu’ils n’avaient jamais nié les dettes qu’ils avaient contractées auprès de mon défunt père, mais que c’étaient la conjoncture économique, particulièrement difficile, les impôts, l’inflation et le changement de la monnaie nationale qui avaient causé le retard de leurs créances. J’entendis de nombreuses promesses, mais je ne récupérai même pas un centime de tout cela ; au contraire je fus bien obligé de recevoir convenablement ces gens endettés, ce qui augmenta nos propres dettes auprès du boucher et de l’épicier. Finalement, il semble que le seul bénéficiaire de toutes ces reconnaissances de dettes fut mon défunt père, car une nuée de visiteurs venait sans cesse lire la première sourate du coran pour le salut de son âme, tout en vantant sa grande patience à leur égard, même après sa mort.

Cela s’était passé deux semaines plus tôt. J’avais été invité avec ma famille pour assister à une fête de mariage, et je dois reconnaître que je restais assis, grincheux, parce que je venais de me disputer avec ma femme, comme toujours d’ailleurs. Elle me reprochait, comme tous les jours, de dilapider les biens que m’avait laissés mon père, de ne pas travailler, et comme toujours elle ne se laissait pas convaincre par mes arguments – je lui disais que j’attendais une bonne opportunité. Pourtant, cette fois, j’utilisais de terribles termes économiques que j’avais moi-même entendus à la radio, comme l’inflation, l’effondrement de la monnaie nationale face au dollar américain, le retard de la saison des pluies cette année et les coupures d’électricité dues à la

baisse de débit du Nil Bleu. J’avançai même quelques excuses sanitaires : travailler sous cette canicule, alors qu’il n’y a plus d’électricité, est mauvais pour le cœur ; l’inflation économique pourrait conduire à l’inflation de la rate ; la dépression subite de la monnaie nationale pourrait amener à la dépression nerveuse.

J’étais donc assis, en train de ronchonner, ressentant pour la première fois un sentiment d’infériorité, comme si j’étais le seul désœuvré en ce monde – même si parallèlement j’étais assez fier de ne pas être fonctionnaire. La voix du chanteur était catastrophique, un moment donné on eut même l’impression qu’il ne chantait pas avec la langue mais plutôt avec les pieds, tandis que derrière lui l’orchestre improvisait. Il ne manquait plus qu’un nuage de poussière pour donner l’impression que l’on assistait à une bagarre générale où chacun utilisait les pieds pour frapper l’autre. La chanson était longue, elle me parut même interminable. Chaque nouveau morceau en entraînait d’autres, improvisés, un peu comme la copie mécanique d’un enchaînement de sentiments vulgaires, entrecoupé de fantasmes consommés du quotidien. On commença ensuite à distribuer le repas. L’idée de manger ne me plaisait pas plus que ça, si ce n’est que j’imaginais qu’après cela quelque chose allait se passer qui mettrait au moins fin à ce cercle infernal de chansons. Le repas était infect, juste un minuscule morceau de fromage digne de ces petites souris que l’on voit dans les dessins animés, un morceau de viande froide, et un petit morceau de patate, toute sèche. Je tendis la main pour attraper un quignon de pain et je posai mon assiette sur le côté. À ce moment-là, un homme portant sur la tête un turban assez grand pour abriter quatre personnes tira une chaise et s’assit à côté de moi. C’était la première fois que je le voyais, même s’il me dit qu’il m’avait observé quelquefois pendant que je jouais au foot avec des enfants sur la petite place qui se trouvait devant notre maison. Je ne prêtai pas attention à cette remarque futile et nous nous mîmes à discuter brièvement des soucis quotidiens : la hausse du prix des oignons, les coupures d’électricité, la stagnation des transactions commerciales, l’inflation… Soudain, il me déclara quelle était sa profession : intermédiaire commercial. Sa profession attira mon attention, car jusqu’à ce moment je pensais que personne ne pouvait avouer faire un tel métier, et je ne comprenais même pas comment on pouvait tirer avantage à vendre ses biens à autrui.

Il m’expliqua de manière concise le rôle d’avant-garde que remplissaient les intermédiaires commerciaux dans la lutte contre la crise économique. Il essayait de donner à sa profession des allures respectables, m’expliquant que les circonstances économiques fluctuantes avaient forcé de nombreuses familles aisées à vendre une partie de leurs biens au rabais pour assurer leurs dépenses quotidiennes. Il déclara même : « Nous nous substituons à eux pour les aider à supporter l’humiliation de la vente ! » Puis il proposa, sans aucune forme de préambule, de me vendre un char de seconde main mais en parfait état. C’était une offre que je ne pouvais pas refuser, c’était là mon seul point faible. J’acceptai donc avec prudence, demandant de pouvoir examiner les

papiers du véhicule avant de procéder à l'achat, afin d'éviter toute friction en cas de refus de sa licence, mais il m'assura que les papiers étaient parfaitement en règle.

Le soir, j'informai ma femme de l'affaire. Elle sembla ne pas y croire car elle continua à couper les feuilles de molokheyya[1] qui constitueraient apparemment notre repas du lendemain sans prêter la moindre attention à mes propos. Il ne faisait pas de doute qu'un char serait très utile pour les excursions familiales durant les vacances, ou encore pour aller au marché le vendredi, cela impressionnerait certainement les vendeurs au moment de fixer le prix de leurs denrées. Je n'étais pas un imbécile, contrairement à celui dont on dit qu'il aurait acheté la plus grande pyramide de Gizeh – il aurait mieux valu acheter le plus petite ; avec la différence de prix, il aurait aussi pu se payer les rues avoisinantes, ce qui ne l'aurait pas contraint à contempler son bien de loin, car les propriétaires des rues environnantes ne permettent pas aux passants de les emprunter ! J'ai aussi entendu cette histoire du gars qui avait acheté un train. Quel idiot ! Comme si c'était si facile de s'assurer d'avoir des réserves d'huile en suffisance, celle-ci étant hors de prix ! Il serait dès lors contraint d'utiliser de l'huile de moteur de seconde main, ce qui lui coûterait moins cher. Et puis, comment se procurerait-il le carburant de son train, qu'on ne trouve désormais qu'au marché noir ? Et comment se préserverait-il des jeux idiots des enfants de ses voisins, qui joueraient à cache-cache à l'intérieur du train et qui glisseraient des cailloux dans le moteur, ou même des termites – j'ai entendu quelque part qu'une termite pouvait manger de la pierre, alors pourquoi pas un grand train croulant ?

Deux jours après notre rencontre, nous avons signé le contrat – je ne voulais pas donner l'impression d'être un ignorant qui achète la première chose qu'on lui propose. J'ai d'abord examiné attentivement le char, je me suis assuré du bon état de l'arbre de transmission, j'ai jeté un coup d'œil à la cabine de pilotage. L'intermédiaire m'a assuré que toutes les pièces étaient d'origine, même l'enregistreur était celui qu'avait installé le constructeur. Je me suis couché sur le sol pour vérifier que de l'huile ne coulait pas du moteur, j'ai même reçu un rapport assez étonnant sur la consommation de carburant du char, qui m'a paru plausible dans la mesure où il utilise du mazout, ce qui signifie qu'en cas de pénurie de carburant je pourrais toujours me rendre dans une boulangerie pour en acheter une quantité suffisante. J'examinai aussi les feux avant et arrière, qui m'avaient l'air de fonctionner, puis les chenilles, qui étaient en bon état même si elles avaient l'air un peu branlant, sans doute parce qu'elles avaient déjà beaucoup servi. Je vérifiai aussi le canon, qui me parut en état de marche, je constatai même qu'il n'avait jamais servi, au vu des toiles d'araignée et de la rouille qui s'y trouvaient. Puis je lus les documents de la licence, sans négliger le moindre détail.

Finalement, je conduisis le char moi-même, à l'aide d'un petit manuel et, contre toute attente, je fus surpris dès le premier instant par l'extrême facilité avec laquelle se conduit et se manipule un tel engin. Toutefois, le passage du

char dans la rue principale provoqua une panique improvisée – ce qui, après tout, est assez normal – d'aucuns s'imaginant qu'il s'agissait d'un mouvement insurrectionnel. Après quelques instants, la scène devint assez excitante : tous les marchands ambulants trottaient devant moi, les vendeurs de vêtements, les vendeurs de chaussures, les vendeurs de cigarettes, et derrière eux les vendeurs de boissons et de beignets, les cireurs de chaussures, les diseuses de bonne aventure qui n'avaient pourtant pas pu prévoir à temps la catastrophe que représentait mon arrivée imminente. Les barbiers itinérants s'enfuyaient également, suivis par leurs clients galopant à moitié rasés, portant encore dans leurs mains les énormes miroirs qu'ils étaient censés tenir même durant leur rasage. Parmi ces gens en fuite, il y avait même un homme en train de faire des numéros de cirque, comme tirer une voiture avec les dents ou casser une brique d'un seul coup de son gros poing. Dans la cohue causée par cette fuite collective, un agent de la circulation m'arrêta pour contrôler mes papiers. Il examina le permis du char, s'assura de l'authenticité de sa plaque d'immatriculation, vérifia que les numéros indiqués à l'avant du char correspondaient bien à ceux de la plaque arrière, puis il me demanda d'essayer les freins et il constata qu'ils étaient en bon état, il ausculta alors les phares qui étaient eux aussi en état de marche. Puis il me demanda mon permis de conduire afin de voir s'il était encore valide, il me demanda même d'expirer en direction de son nez pour constater que je n'étais pas ivre, ensuite il poussa un cri fracassant dans mes oreilles pour évaluer mes réflexes et s'assurer que je n'étais pas dérangé. Moi, je restais calme et souriant, attendant qu'il trouve l'une ou l'autre faille me forçant à lui donner les clés du char et à continuer ma route à pied. Cependant, après être resté immobile quelques minutes, hésitant, incapable de prendre une décision parce qu'il avait l'impression qu'il y avait bien quelque chose d'anormal mais qu'il n'arrivait pas à déterminer quoi, il se résigna finalement et me dit en faisant le salut militaire, main au képi :

— Je vous en prie, Excellence !

Stella Gaetano est née à Khartoum en 1978 dans une famille modeste originaire du sud du Soudan. Elle a publié deux recueils de nouvelles : *Un lac de la taille d'une papaye*, pour lequel elle a remporté le prix littéraire Ali Al-Makk pour les jeunes nouvellistes en 1999, et *Ici tout est en ébullition*, pour lequel elle a également remporté le prix Ali Al-Makk, en 2002. Elle a par ailleurs participé à un recueil collectif de nouvelles publié au Soudan et intitulé *Nouvelles Routes* (Khartoum, 2002), ouvrage qui l'a fait connaître au public soudanais.

Certaines de ses nouvelles traitent du sort des populations du sud du pays, déplacées par la guerre civile, qui se retrouvent dans les bidonvilles de la capitale, et d'autres de la vie quotidienne dans le sud du pays. L'auteur a choisi de s'exprimer en arabe, alors que les auteurs originaires du sud du pays, comme le romancier et essayiste Francis Deng ou le poète Taban Lo Liyong, s'expriment traditionnellement en anglais.

DES MONDES INCONNUS SUR LA CARTE

Il sentit toute la dureté du monde lorsqu'elle le réveilla d'une bonne gifle. Il n'arrivait pas à déterminer si celle-ci était douloureuse ou non, néanmoins elle l'avait réveillé en sursaut. Il étendit alors légèrement ses membres ankylosés, et comme d'habitude il se leva alors qu'il était encore ensommeillé, refusant d'ouvrir ses paupières, qui le laisseraient face aux fantômes de l'époque des cendres.

À son réveil, il put voir la carte dessinée par l'urine qu'il avait laissée échapper la nuit. Elle représentait des pays qu'il rêvait de visiter un jour – il aimait tant les cours de géographie, avant d'abandonner l'école. Il jeta un coup d'œil vers sa sœur, qui le regardait si sévèrement qu'il se sentit obligé de se réveiller pour de bon. Il se releva donc du sol avec indolence, encore plein de fatigue, tandis que des milliers de grains de sable et de gravillons lui collaient encore à la peau et aux vêtements qui d'ailleurs l'habillaient à peine.

Il prit le pantalon de ses deux mains pour le tenir bien droit, laissant tomber des dizaines de petits cailloux qui retournaient ainsi à leur lieu d'origine. Il marcha en s'appuyant sur la pointe de son pied droit, atténuant ainsi la douleur causée par les plaies qui écorchaient la voûte de ses pieds, et il se rendit à la mosquée, se dirigeant vers les robinets alignés comme des soldats attendant les ordres de leur supérieur. Il se lava avec nonchalance, versant de l'eau sur son pantalon pour en ôter les taches d'urine, puis il l'essora, morceau par morceau. Ensuite il l'enfila, laissant transparaître son membre viril, rabougri, ankylosé par le froid. Il resta un moment debout sous les rayons du soleil, puis il rebroussa chemin et sortit de l'enceinte de la mosquée où s'était installée une rangée de mendiants crasseux. Il pensa : « Chaque chose laisse forcément des déchets, des saletés dont il faut se débarrasser. Nous, nous sommes les déchets de l'humanité qu'il faut jeter sur le trottoir, des enfants atteints de trachome – cette maladie qui nous laisse en souvenir de son crime des sécrétions jaunâtres ou verdâtres autour des yeux – et des vieillards rongés par la lèpre ou par toutes sortes de maladies. Des guenilles qui mettent les parties intimes en évidence plus qu'elles ne les cachent, des gamelles noires

bouffées par le temps, qui se vengent par les trous qui les recouvrent lorsque l’on veut y coudre quelque chose. »

Il entendit une dispute : encore ces deux gamins ! Le plus petit avait huit ans, le plus grand un an de plus. Apparemment, c’étaient deux frères, mais personne ne savait d’où ils venaient. Ils se disputaient pour manger les restes d’un repas avarié, le plus grand l’avait emporté et était parti en courant, alors le plus petit se baissa pour ramasser une pierre et la lui lancer, dévoilant ainsi l’énorme trou dans le fond de son pantalon et ses fesses du même coup. Il se mit à rire aux éclats, comme tous les autres enfants qui avaient assisté à la scène. Ils observèrent la course-poursuite qui s’ensuivit, jusqu’à ce que les deux frères s’éloignent et disparaissent dans la marée humaine qui avait commencé à converger vers la ville.

Sa sœur lui jeta encore une fois un regard, l’éloignant de ses distractions. Elle avait dix ans, soit deux ans de plus que lui, même si elle paraissait beaucoup plus jeune en raison de sa petite taille. Lorsqu’il la voyait, il se rappelait l’image d’une sirène. Certainement pas pour sa beauté, mais plutôt en raison de son corps divisé en deux parties – il avait entendu dire que le haut du corps de la sirène avait un aspect humain, tandis que le bas était celui d’un poisson.

« Ma sœur aussi est faite ainsi : sa partie supérieure est vivante, mais le bas de son corps est mort. On dit que c’est à cause de la polio. »

Il la portait sur le dos durant leurs pérégrinations à travers la ville, cherchant de quoi survivre. Il mendiait avec elle toute la journée. Lui s’occupait de lui faire traverser la foule dans les marchés, les rues et les bus, tandis qu’elle s’occupait de faire les poches des passants. Ils s’étaient découvert ce don par hasard – ce même hasard qui les avait jetés dans la rue – un jour qu’ils étaient montés dans un taxi collectif bondé, dans lequel se mélangeaient les odeurs de sueur de tous les passagers sans distinction. Après quelques arrêts, ils avaient décidé de sortir du taxi, mais la difficulté de l’opération avait attiré la pitié des autres passagers, si bien que l’assistant du chauffeur n’avait même pas osé leur demander le prix de leur course.

Très souvent, ils se disputaient à cause de la partialité de sa sœur dès qu’il s’agissait de se partager leurs gains. Il lui faisait des reproches et lui rappelait qu’il l’avait portée sur le dos toute la journée, mais elle lui répondait :

— Et moi, je te rappelle que c’est moi qui ai plongé la main dans les poches des gens pour nous deux.

Ils continuaient à se disputer jusqu’à ce qu’elle finisse par le frapper violemment, férocement, comme si la vie qui avait quitté ses membres inférieurs s’était réfugiée dans ses mains – il était d’ailleurs difficile d’imaginer que c’étaient ces mêmes mains qui se glissaient dans les poches des passants sans que ceux-ci ne s’en rendent compte. Quant à lui, il ne pouvait pas se défendre puisque ses mains retenaient les deux cuisses atrophiées de sa sœur. Il se mettait alors à pleurer et à crier qu’il allait la jeter à terre, et elle lui répondait :

— Vas-y, fais-le si tu veux, comme ça au moins je serai débarrassée de toi et de ta puanteur aux relents d'urine, de tes plaintes incessantes…

Elle disait cela en serrant encore plus fort ses mains autour de son cou, puis un long calme succédait à cette dispute infernale. Elle restait assise sur lui sans qu'il puisse voir ce qu'elle faisait, il naviguait dans les rues comme un bateau à la voile rapiécée, fendant les flots de cette mer de l'oubli, traçant sa route sur le temps qui s'écoule, ce temps meurtrier et meurtri à la fois.

Une voix sortit soudain de ses entrailles : « Ma sœur est aussi dure que mon père. Chez lui aussi, ce qui me retenait, c'était sa poigne qui pesait toujours sur mes épaules, j'en ressens encore la douleur dans tout mon corps. À l'époque, j'avais cinq ans, ou un peu plus peut-être, mon père était mendiant et aveugle. J'avais peur de ses deux yeux blancs tout abîmés, c'était comme s'il ne voyait que moi. Généralement, je le regardais peu, c'est pourquoi je me souviens à peine de ses traits, et puis il était toujours derrière moi. Je me faufilais entre les voitures, les unes pleines à craquer, les autres à moitié vides, tandis qu'il déversait toute une série de prières destinées à quiconque lui donnerait l'aumône. Très souvent, personne ne lui donnait rien, ses pieuses paroles n'attirant guère la compassion des automobilistes. Dès que le feu virait au rouge, je courais entre les voitures, espérant amasser le plus de piécettes possible, mais souvent les chauffeurs se dépêchaient de remonter la vitre de leur voiture, d'autres démarraient en trombe une fois le feu devenu vert, comme pour nous échapper, mais mon père continuait ses imprécations. Il m'exaspérait, car si toutes ces prières fonctionnaient vraiment, on ne serait plus dans cette situation. Secrètement, je faisais des prières allant exactement à l'encontre de celles de mon père, et lui appuyait avec force sur mon épaule lorsqu'il sentait que j'étais distrait et que je ne m'occupais pas de lui. J'étais impressionné par les voitures à côté desquelles je passais, je les caressais même, j'aurais tant voulu en avoir une moi aussi, alors mon père passerait à côté d'elle, il déballerait ses prières bienfaisantes et… Mais alors, qui le guiderait ? Et mon rêve s'envolait aussi vite qu'il m'était venu à l'esprit.

Un jour, je trouvai par terre un couvercle tout rouillé. J'en enlevai la poussière et je le saisis des deux mains ; puis je me mis à tourner à gauche et à droite, tout en produisant avec la bouche et le nez des bruits qui imitaient ceux des voitures. J'avais désormais une grande voiture rouge et j'essayais d'éviter d'entrer en collision avec les autres. Mon père mettait sa main sur mon épaule, je le conduisais entre les voitures, et lorsque je m'arrêtais à côté de l'une d'entre elles, j'imitais le bruit des freins. J'attendais qu'il termine ses prières ridicules, puis je redémarrais pour m'arrêter près d'un autre véhicule. J'étais content lorsqu'un automobiliste glissait une pièce dans la main de mon père, et j'étais triste lorsqu'on nous recevait avec froideur ou bien lorsqu'on nous ignorait ; quant à mon père, ce qui se passait dans son cœur ou dans sa tête se reflétait dans la lourde poigne qui pesait sur mon épaule, se relâchant quelquefois, se faisant plus dure d'autres fois.

Puis survint cette journée maudite. Ce jour-là, j'étais perdu dans mes rêves,

au volant de ma grande voiture rouge : je m'arrêtais au feu, et je ne relèverais pas ma vitre devant mon père. Je prenais tellement de plaisir à conduire ma voiture imaginaire que j'en oubliai la main de mon père collée à mon épaule. J'accélérai pour éviter la voiture qui allait emboutir la mienne et la réduire en miettes, et je m'enfuis en sacrifiant mon père. Je ne sais pas si j'aimais vraiment mon père ou pas. Mais à ce moment précis je sentis mon cœur battre dans ma poitrine comme une colombe qu'on aurait égorgée. Je me souviens encore aujourd'hui de son sang giclant sur l'asphalte et les châssis des voitures, je me souviens de ses doigts écartés, comme s'ils étaient encore sur mon épaule. Je n'avais pas réalisé ce qui s'était passé, la nuit commençait à tomber, je me faufilai dans la foule tandis que j'entendais les paroles entrecoupées des passants :

— Mon Dieu… Seigneur… Il est mort… On l'a tué… C'est fini pour lui…

Ces paroles entraient sous forme de mots dans l'une de mes oreilles et ressortaient de l'autre comme des sons isolés :

— M… d… i… e… m… o… a… t…

Je courus, tremblant de peur, comme si mon père me poursuivait, ensanglanté, comme si ses mains si dures tentaient de me rattraper pour m'étrangler. Je m'arrêtai, cette maudite voiture était toujours dans mes mains. Je la jetai, mais la rouille avait laissé des traces sur mes paumes. Je pris un objet tranchant et je me mis à casser la voiture, à la trouer de partout, je la réduisis en miettes. Chaque fois que je lui donnais un coup, j'entendais ses vitres éclater en mille morceaux. Je la réduisis en bouillie parce qu'elle avait tué mon père, puis je la jetai dans l'égout, d'où émanait une odeur pestilentielle. Je retrouvai alors un peu de sérénité et je retournai à mon abri, près de la mosquée. Ma sœur me gronda :

— Où est ton père ?

La question me fit l'effet d'une lame empoisonnée. Sans réfléchir, une voix sortit du plus profond de moi-même, comme si c'était quelqu'un d'autre qui parlait :

— Une voiture l'a écrasé… Mais j'ai démoli ma propre voiture et je l'ai jetée dans l'égout. Ne vois-tu pas que mes mains sont vides ?

Je tendis mes doigts tout frêles, encore colorés par la rouille, sans comprendre vraiment si j'étais en train d'essayer de la consoler. Était-ce une manière de lui avouer que c'était moi qui avais causé sa mort ? Ou bien une manière d'essayer de réparer ma faute ? Elle se mit à pleurer, et les autres mendiants l'entourèrent. J'essayai de la faire taire, comme si j'avais peur que l'on découvre ce que j'avais fait, mais en vain. Je ressentis alors une immense tristesse, et la même scène se reproduisit devant mes yeux : les mendiants se rassemblaient autour de ma sœur comme les passants autour du corps de mon père. Je m'enfuis encore une fois à travers les rues, inconscient, sans chaussures, tentant de cacher ma nudité, tandis que mes pieds brûlaient sous l'effet de la dureté du sol. Je me retrouvai à l'endroit où mon père avait été renversé, son sang s'était coagulé, une flaque rouge brillait sous la lumière des

phares des voitures. Le sang avait séché et les voitures passaient dessus. Des morceaux de sang coagulé se détachaient de l'asphalte et virevoltaient comme des épluchures de fèves grillées. Je vis des millions d'épluchures quitter le sol et se diriger vers moi pour me poursuivre, m'étrangler, m'empêcher de respirer, s'amonceler sur moi, m'enterrer, ensuite je m'évanouis. »

Sa sœur sentit les mains de son frère, qui la portait, trembler sur ses cuisses. Elle lui demanda ce qui se passait mais il ne répondit pas. Ils approchaient de la mosquée, il la jeta négligemment par terre, ils mangèrent un peu puis ils s'endormirent. Le lendemain ne fut guère différent du jour précédent. Plus tard, ils se disputèrent plus violemment que d'habitude, et il décida de l'abandonner. Elle lui répondit :

— Tu crois vraiment que j'aurai besoin de toi ?

Il la jeta par terre et il s'en alla ; il s'éloigna en courant, de peur que la pitié ne s'empare de lui et qu'il ne revienne vers elle. Il se dit en lui-même : « Elle ne trouvera personne pour la porter sur son dos, elle devra ramper à terre comme un serpent. »

Sur son chemin, il rencontra d'autres sans-abri avec qui il passa le reste de la journée ; ils se racontaient les films indiens qu'ils avaient pu voir, en reprenant même les chansons et en imitant les gestes des acteurs. Ils discutaient sans cesse, parce que chacun d'entre eux interprétait le film à sa manière. Le soir, il les accompagna au cinéma. Mais vers la fin de la projection, la voiture imaginaire se réveilla en lui, émettant des bruits étouffés dans ses entrailles. Il repensa alors à sa sœur et se faufila hors de la salle de cinéma, partant à sa recherche rue après rue. Il était seul dans la ville, vidée de ses habitants et de ses odeurs, seul dans les rues tout au long de ces tristes journées, seul dans un vaste monde qui lui fendait le cœur.

Il retourna à leur refuge habituel, après une recherche infructueuse, craignant que quelqu'un ne lui demande en chemin :

— Où est ta sœur ?

Il la trouva étendue par terre, respirant régulièrement, et il ressentit une sorte de soulagement. Il ramassa une guenille, il la reprisa avec des morceaux d'étoffes de toutes les couleurs, puis il la jeta sur le corps frêle de sa sœur ; ensuite il s'allongea près d'elle, respirant de bonheur.

Tôt le matin, il fut réveillé par une gifle caractéristique, et il regarda vers elle. Les traits de son visage voulaient dire que rien ne s'était passé la veille, puis il tourna son regard triste vers la carte des mondes inexplorés que son urine avait dessinée sur le sol.

Hisham Adam est né en Égypte en 1974. Il a étudié la littérature arabe et la psychologie à l'université de Khartoum, où il a créé en 1996 le premier cercle littéraire de cet établissement. Il travaille actuellement en Arabie Saoudite, où il a grandi. Il est l'auteur de nombreux poèmes – dont certains ont été réunis dans un recueil, *Bouches et cœurs*, publié à Khartoum en 1996 – mais aussi de nombreuses nouvelles et de trois romans, *Articata* (2008), *La Première Dame* (2009) et *La Terre de la mort* (2009).

La nouvelle ci-après relate le destin d'une jeune fille originaire du sud du pays, chassée de son village par la guerre civile et poussée vers la capitale, qui s'avérera être loin du paradis qu'elle imaginait.

LANJI, LA VENDEUSE DE MERISSA[2]

Lanji, la cueilleuse de cacao frais, était âgée de vingt printemps. Elle était mince et robuste comme les pierres argileuses éparpillées au pied du mont Yei[3]. Les lignes de l'Équateur marquaient encore son front, depuis que sa mère – désormais paralytique – y avait tracé les *yarombas*[4] à l'aide d'un *tayong*[5] lorsqu'elle avait six mois.

Elle était dans les champs de manguiers et de caféiers – dont l'excellent grain rappelait la couleur de son visage tiède – en train d'étendre les feuilles d'osier encore humides et d'en aplanir les bords à l'aide d'une pierre de granit lisse, lorsqu'un troupeau de buffles blancs passa d'un pas flottant, comme s'ils marchaient sur l'eau. Le troupeau était conduit par Babwel Tingaro – celui que tout le village surnomme Babo – son bâton calé derrière le cou, ses deux mains tirant sur chacune des extrémités, pieds nus et vêtu d'un simple pantalon en lin. Après les salutations d'usage, ils échangèrent quelques plaisanteries, puis ils convinrent de se retrouver sur la place du village, après le coucher du soleil. En fin de journée, le soleil ressemblait à une énorme boule de feu dissimulée derrière la ligne d'horizon ; les villageois allumaient alors des torches qu'ils disposaient en un grand cercle. Les ombres de ces torches tombaient sur les corps nus, dessinant un jeu d'ombre et de lumière sur leurs poitrines, leurs fronts et leurs cous. Sormanto commença à exécuter le balimbo, une danse qui consiste à éteindre certaines des torches par le souffle de la brise nocturne. Les voix des femmes s'élevaient et se mêlaient aux bruits des bracelets qui s'entrechoquaient, comme les branches d'un vieux lablab, tandis que celles des hommes se confondaient avec le son des tambours et que les cris des enfants se mêlaient aux résonnements des pas battant le sol. La couleur de la poussière s'étendait, comme une nouvelle teinte qui venait s'ajouter à celle du jeu d'ombre et de lumière.

Durant le balimbo, les danseurs se trémoussent sans faiblir, jusqu'à ce que leurs corps nus transpirent, et l'odeur vient alors s'ajouter aux traits de l'instant. Les parfums se succèdent comme les feuilles de margousier : l'odeur du buffle, celle du café brûlé, celles du *kweyl*, du *sawek*, du *tindalo*[6]. Comme

s'ils voulaient, en une seule danse, laver leurs corps de l'effort éreintant fourni durant la journée. Une danse en trois dimensions : le bruit, l'odeur et la couleur !

Lanji, qui vendait des nattes au petit marché du village, rêvait de visiter Khartoum un jour, voire d'y passer au moins une semaine. C'était le rêve de toutes les jeunes filles, même si les vieilles femmes grisonnantes du village leur parlaient de Khartoum, tout en mâchant des feuilles de najalit[7]. Elles leur décrivaient ses routes asphaltées qui ensanglantent les pieds, les Arabes qui y habitent et qui ont dans leurs poitrines – outre de la nicotine – de la haine envers les enfants de l'Équateur. Elles leur apprenaient également comment déchiffrer les nombreuses expressions qui se lisent sur les visages des Arabes, tandis qu'elles-mêmes n'en ont que deux, trois au maximum : le sourire et les pleurs. Les enfants de l'Équateur ont toujours le sourire : le matin au réveil, puis lorsqu'ils se rencontrent au bord du fleuve, qu'ils dansent le balimbo, ou encore quand l'un de leurs buffles met bas. Ils ne pleurent que lorsqu'ils disent adieu à leurs morts, ou bien quand l'une de leurs vaches vient à mourir. Sinon, leurs visages ne sont guère habitués à une autre expression ! Le rêve de Lanji grandissait en même temps qu'elle : la nuit, lorsque les chants des sauterelles l'empêchaient de dormir ; le jour, lorsqu'elle apercevait un vol de cigognes en partance vers le nord. Lanji était une amie très proche de la fille du chef de la tribu, Angelina, qui la considérait en réalité comme sa suivante. À Torit, l'un des villages dépendant de la ville de Rumbek, le chef ne se distingue des autres hommes que par le nombre de pièces d'étoffe qu'il porte : plus il en a, plus sa position dans le village est importante. C'est pourquoi Angelina inondait toujours Lanji de pièces d'étoffe et de parures en corne de vache. Lanji l'aimait beaucoup, elle et les bananiers, omniprésents.

Elle la visitait deux fois par jour, d'abord en allant au fleuve, puis en traversant les bananeraies pour se rendre au petit marché du village.

Lanji était jolie, on aurait dit un moineau au plumage sombre. C'était avant que la guerre ne vienne rôder autour de son village, comme des nuages qui s'amoncellent dans le ciel à la saison des pluies, un ciel resté vierge, qui ignore l'abstinence de la sécheresse. Avant que les soldats ne remplacent les bananiers, avant que le sifflement des balles ne remplace le chant des criquets, avant que l'odeur de la poudre ne remplace le parfum du café. Jusque-là, le bruit le plus assourdissant que Lanji avait jamais entendu était le battement des tambours de Sormanto. Le bruit des G-3, des bazookas, des chenilles des chars s'installa dans ses oreilles, de même que les voix des militaires qui, à travers leurs mégaphones, s'élevaient dans le ciel, jusque-là domaine exclusif des cigognes et des rouges-gorges :

— Nous sommes en guerre. Abandonnez tout de suite le village ! Vous avez deux heures.

Malgré la situation, Lanji essayait de trouver l'une ou l'autre solution pour emmener sa mère paralytique. Le seul moyen fut de la porter sur son dos, après avoir accroché à son bras un sac de tissu dans lequel elle avait mit tout

ce qu'elle ne pouvait pas se résoudre à abandonner. La route était impraticable, les gens tombaient comme des papillons de nuit aveuglés par la lumière, mais personne ne s'arrêtait de marcher, tandis que l'on commençait à entendre le bruit des missiles qui tombaient non loin de là. Deux heures passèrent avec angoisse, c'était comme si le temps ne voulait pas s'écouler, comme un enfant têtu accroché aux jupes de sa mère. À un certain moment, Lanji tomba d'épuisement, entraînant sa mère dans sa chute. Sa mère était partagée entre deux sentiments : une partie d'elle-même se préoccupait de sa fille, elle voulait qu'elle se repose, qu'elle se détende – elle laissait d'ailleurs sa main sur sa gorge, du côté droit, pour s'assurer que son sang circulait encore. Mais l'autre partie la suppliait de se relever et de continuer à marcher. Rabika jurait que, si sa santé le lui avait permis, elle aurait porté elle-même Lanji dans ses bras et traversé les champs de canne à sucre et les manguiers. Au moins, personne sinon elle-même n'aurait eu à la porter ainsi comme une loque. Mais Lanji n'était plus capable de continuer à marcher. Lanji et Rabika virent de leurs propres yeux les bananiers dévastés par le feu des G-3, les champs de canne à sucre incendiés. Les balles pleuvaient de tous côtés et les gens tombaient comme des mouches, les uns après les autres. Leur sang formait sur la terre argileuse d'épais ruisseaux qui venaient arroser l'herbe et les yankis[8]. On n'entendait plus le moindre bruit, excepté les croassements de deux corbeaux perchés tout en haut d'un chêne. La fumée – une fumée pas vraiment grise, plutôt rougeâtre – avait envahi l'endroit dans un calme effrayant. Lanji sentit sa mère immobile – elle qui n'avait cessé de remuer tant qu'elle était sur son dos. Elle l'interpella, la voix suffoquée par la fumée rouge, mais sa mère ne répondait pas. Soudain, elle sentit un liquide couler sur son cou. Elle tendit la main pour le toucher et réalisa qu'il s'agissait bien de ce qu'elle ne voulait pas croire. Oui, c'était bien du sang au goût laiteux, sentant la sueur ! Oui, c'était bien le sang de sa mère ! Lanji voulut se redresser, mais sa cheville était blessée, et le corps de sa mère, endormie sur son dos, l'écrasait. Elle aurait voulu enfouir son visage dans ses mains retournées et s'abandonner aux pleurs sacrés, et ainsi échapper, en compagnie de son chagrin, à ce monde de tristesse et de fumée. Ses yeux étaient comme des balcons donnant sur le corps épuisé. Ses yeux étaient ouverts, mais ils ne voyaient rien, ils ne faisaient que pleurer. Les larmes seules ne parvinrent pas à nettoyer ses yeux de la poussière rouge, même après une ou deux heures. Lanji se réveilla et trouva des gens en train de remuer soigneusement les cadavres avec leurs pieds, afin de retrouver des survivants dans les flaques de sang et l'herbe. Elle cria de sa voix sans relief. Elle tendit sa main imprégnée du sang de celle qu'elle aimait tant. Les hommes la prirent et l'emportèrent avec eux.

Lanji ne savait pas combien de temps elle avait pu dormir pour se réveiller de cette manière et voir réellement le paysage qui s'offrait à ses yeux, pur et débarrassé de ces poussières ensanglantées. Elle vit notamment, parmi les images qui lui semblaient claires, la silhouette d'un jeune garçon qui la

regardait en souriant et qui lui dit :

— Le Seigneur t'a sauvée, tu es vivante. Et puis, tu es en sécurité maintenant.

Ce n'est qu'à ce moment qu'elle réalisa que si elle n'avait pas eu à porter sa mère sur le dos, elle aurait certainement été atteinte par une balle, et elle sourit pleine de reconnaissance. Le garçon pensa qu'elle lui souriait, ce qui l'encouragea à lui tendre une tasse de thé tiède. Lanji se releva comme pour tester ses membres. Elle prit la tasse dans ses mains et elle dit :

— Qui êtes-vous ? Où allons-nous ?

— Je m'appelle Malwal, je suis Dinka[9]. Nous tentons d'aller jusqu'à Khartoum.

Dès que Lanji entendit le nom de cette ville, elle sentit le parfum auquel elle était habituée depuis longtemps. Oui, c'était bien l'odeur de ce vieux rêve qu'elle avait confié aux bananiers et aux cigognes avant son départ. Lanji savait que respirer le parfum de son rêve, qu'atteindre Khartoum ne serait pas une chose facile. Il restait encore bien des kilomètres à parcourir avant d'y arriver. Mais après tout, pourquoi pas ? Peut-être que le Seigneur avait voulu la sauver pour qu'elle puisse réaliser son rêve. Peut-être que la guerre n'avait été qu'une ruse du Seigneur, pour lui permettre de se libérer du vêtement d'argile de son village et de se préparer à entrer dans le monde réel de l'asphalte et du gravier, loin de la terre glaise. Lanji ressentit alors une immense gratitude pour le Seigneur, elle comprit qu'en échange de ce bienfait, il fallait maintenant qu'elle se montre encore plus courageuse. C'est pourquoi elle se mit à boire le thé avec empressement, comme si elle voulait recouvrer la santé avec la dernière gorgée de ce thé sans sucre ! Tout au long de la route qui la menait à Khartoum, Lanji vit des choses qu'elle n'avait jamais connues auparavant. Elle vit d'autres gens « respectables », elle s'arrêtait devant chacun d'entre eux avec déférence, comme lorsqu'elle était en présence du chef de sa tribu. Mais ces gens portaient encore plus de vêtements que ce dernier. À ce moment, Lanji avait l'impression de valoir bien moins que les gens qu'elle croisait, juste parce qu'elle était la moins vêtue, conformément aux habitudes de sa tribu. Lanji vit des chevaux pour la première fois, puis des bateaux pour la première fois, puis des voitures pour la première fois. Lanji fut surprise tout au long de son voyage, sans prêter attention à la fatigue qui l'accablait elle et ses compagnons. Lorsqu'ils faisaient une halte, elle se tenait à l'écart pour observer les enfants des villages éloignés, en train de jouer avec des avions en papier. Ou bien elle scrutait en cachette les pêcheurs qui tenaient des cannes semblables aux roseaux qu'elle limait autrefois, munis d'un fil qu'ils plongeaient dans le fleuve. Elle s'étonnait de les voir scruter le fond de l'eau, en attendant calmement. Lanji ne connaissait pas le secret de ce calme et de cette patience, jusqu'à ce qu'elle vît l'un d'entre eux tirer la canne de son côté et retirer le fil de l'eau, un poisson attaché à son extrémité. C'était la première fois que Lanji voyait des gens pêcher de cette manière. Lanji et ses compagnons saisissaient

chaque occasion qui s'offrait à eux pour observer la moindre chose nouvelle, même s'ils n'avaient parcouru qu'une courte distance, pour permettre ainsi à leurs pieds de se reposer.

Après avoir marché pendant deux semaines sans s'arrêter, Lanji et ses compagnons comprirent qu'ils venaient de dépasser Doueim et qu'il ne leur restait plus longtemps avant d'arriver à Khartoum. Un éclair étrange brillait dans les yeux de Lanji. Chaque fois qu'elle regardait vers le nord, elle sentait une forte odeur envahir son corps, mais elle revenait à la réalité en se souvenant du cadavre de sa mère qu'elle avait encore l'impression de porter sur le dos. Malwal, qui était celui qui connaissait le mieux la route, les informa qu'ils ne pourraient pas continuer le voyage à pied, qu'il leur faudrait planifier un moyen de pénétrer dans la capitale de manière réfléchie. Lanji se tenait légèrement à l'écart du groupe, tandis que les autres discutaient de la meilleure manière de continuer leur marche. Ses oreilles percevaient leurs voix comme s'il s'agissait des cris d'esprits bienveillants venus de loin, tandis que son regard restait fixé sur les étoiles en direction du nord. Lanji chuchotait du regard à Angelina, sa meilleure amie :

— Angelina, me voici enfin tout près de Khartoum. Peux-tu le croire ? Moi-même j'y crois à peine. Si seulement tu étais avec moi. Et toi, où es-tu maintenant ?

Puis elle fermait doucement les paupières, comme pour mieux percevoir le léger bruissement du vent. Peut-être allait-elle entendre la voix d'Angelina quelque part. Soudain, Lanji fut réveillée par la voix de Malwal qui l'interpellait : ils avaient décidé de se diviser en trois groupes, chacun d'entre eux tenterait d'arriver à Khartoum par ses propres moyens. Cependant, malgré l'obstination de chacun et la colère de Malwal, Lanji savait exactement ce qu'elle allait faire. Elle s'écarta jusqu'à disparaître de leurs regards, puis elle se mit à la recherche d'une route asphaltée qui la conduirait jusqu'à Khartoum. Elle finit par la trouver, non sans peine. Elle s'assit alors en tailleur au bord de la route, et lorsqu'un bus arriva elle se mit en travers du chemin et elle supplia le chauffeur de l'emmener jusqu'aux abords de Khartoum. Celui-ci refusa d'abord, mais les passagers finirent par le convaincre de l'emmener – à condition qu'elle s'installât sur l'échelle du bus, ce qu'elle accepta. Encore quelques heures, et Lanji serait au marché d'Omdourman… Elle mit à peine le pied à terre qu'elle se retrouva prise dans un flot de passants et de marchands ambulants. Il y avait autant de bruits autour d'elle que de bananiers dans son village. Elle entendait plein d'autres sons, dont elle ignorait l'origine. Lanji marchait pieds nus à travers ce vacarme, mais les morsures des petits graviers sur le sol ne lui faisaient pas mal pour autant. Elle était effarée par ce qu'elle voyait autour d'elle. Pour la première fois, Lanji voyait des maisons en argile et en pierre. Pour la première fois, tous ceux qu'elle croisait étaient entièrement vêtus. Elle s'arrêta un moment et elle réfléchit : comment pourrait-elle s'arrêter devant chacun d'entre eux pour leur signifier la déférence et le respect qui leur étaient dus ? Elle sursauta soudain,

un homme qui portait un lit en fer l'ayant bousculée :

— Eeeh ! Ne reste pas plantée au milieu de la rue ! Bouge-toi de là !

Lanji se dit : « Ah, te voilà enfin à Khartoum ». Elle cherchait le bonheur auquel elle s'attendait une fois dans la capitale, mais elle ne le trouva point. Puis elle pensa : « Il faut peut-être attendre que je me remette du choc. Le bonheur doit se trouver par ici, quelque part dans les pores de cette ville. Je sens que je vais me débarrasser de cette honte en même temps que de ma sueur. » Lanji ne savait pas où elle allait, elle se mit à circuler au hasard, étonnée par tout ce qu'elle voyait. Lanji, la suivante de la fille du chef de la tribu, celle que tout le monde respectait au village, percevait dans le regard des gens de la capitale un sentiment de dégoût et de mépris. Elle se souvint alors de ce que les vieilles du village lui racontaient à propos des « Arabes », de ceux qui avaient la peau moins foncée. Elle se mit à lire les sentiments affichés sur les visages qu'elle croisait, et elle remarqua que certains de leurs muscles ne bougeaient pas !

Voilà Khartoum, Lanji, tu es ballottée par ses rues dans toutes les directions, tu éprouves de la solitude et de la mélancolie, comme tu n'en as jamais ressenties auparavant. Ici les nuits sont longues, elles ne ressemblent en rien à celles de Torit, celles qui te caressaient l'épaule lorsque tu éprouvais du chagrin. Ici la nuit est différente, elle n'a pas de traits humains, elle est laide. Ici, Lanji, les jours passent difficilement, encore plus difficilement que le *wayong*[10] sur les grains de blé. La ville de Khartoum, dont tu rêvais, dort dans les moindres petits espaces. Là, au fond de ce porche obscur, les esprits de la nuit dansent nus, et leurs langues t'approchent avec ironie. Ils t'envoient des mendiants à la recherche de tremblements, enfermés dans de petites boîtes froides. Maintenant, te voilà qui dors à même le sol, sur l'asphalte, les aboiements des chiens et les sifflets des soldats de la nuit ont remplacé le chant des grillons. Tu repenses avec nostalgie aux murmures de ta mère, lorsqu'elle chantait la nuit avant de s'endormir. Maintenant, c'est la voix de la faim que tu entends, et le bruit de tes dents qui s'entrechoquent à cause du froid. Ta peau, sur laquelle tombait autrefois la lumière des torches du balimbo, est maintenant souillée par l'huile des camions et la saleté des routes. Voilà Khartoum, Lanji : le soleil, des chiens, un homme qui pisse au milieu de la rue. Quant à toi, comme les chats perdus, tu cherches un abri dans les ruines, tu cherches de quoi te meubler dans les ordures ! Tes visiteurs nocturnes ne pensent plus qu'à ce verre d'alcool que tu es la seule à fabriquer aussi bien. Ici, tu n'es plus qu'une vendeuse de merissa, dont les gens ne se soucient que la nuit. Tu supportes leurs longues mains qui se déploient sur ton corps pur dès qu'ils sont ivres. Ils prennent ton alcool concentré sous forme de billets de banque. Le matin, Oweil[11] dévoile son horrible visage, fait de maisons délabrées, sans murs et sans portes. Des maisons exposées aux regards des curieux le jour, et aux pas des ivrognes titubant la nuit. Comment es-tu passée du statut de suivante de la fille du chef, de femme d'un certain rang à celui d'une femme qui n'a plus désormais que deux fonctions : l'alcool

(la nuit), et les vêtements à laver (le jour) ? Ces soldats qui te jettent à terre à chaque rafle ne se sont-ils jamais demandé comment ils peuvent monter en grade en s'en prenant à quelqu'un qui ne courbe jamais l'échine ? Ne se sont-ils jamais demandé quel était le secret des *yarombas* gravés sur ton front ? Ne se sont-ils jamais demandé quel était le secret de ce parfum de cacao qui émanait de toi à chaque ruade ?

Lanji, toi qui étais hier cueilleuse de cacao, te voilà aujourd'hui vendeuse de merissa. Voilà Khartoum : juste un immense bar. N'oublie pas l'Équateur dans tes prières, qui ne connaissent ni la flatterie ni l'hypocrisie. Voilà Khartoum, comme elle n'avait jamais été auparavant. Ses journées sont remplies par des grappes de gens qui circulent dans ses artères pourries, et ses nuits par les traces de ces pas zigzaguant et titubant. Pardonne-moi, Lanji, j'aurais dû te révéler la vérité avant que tu ne goûtes davantage à ton rêve !

Abdulaziz Baraka Sakin est né en 1963 à Kassala dans l'est du Soudan, mais ses racines se trouvent au Darfour, dans l'ouest du pays, et au Tchad voisin. Il est l'auteur de deux romans – *Les Cendres de l'eau* (2000) et *Les Moulins* (2007) – et de deux recueils de nouvelles : *Une femme du camp Kadis*, dont est tirée la nouvelle du présent ouvrage et *Sur le bord du trottoir*, qui a été interdit par les autorités soudanaises. Il a remporté en 2007 un concours littéraire organisé par la section arabe de la BBC.

L'une de ses nouvelles a déjà été publiée en français sous le titre *La Mélodie des os (Revue d'études palestiniennes*, avril 2008), mais aussi en anglais sous le titre *The Music of Bones* dans la revue *Banipal* (nº 31, printemps 2008) consacrée à la littérature arabe contemporaine. Deux contes récoltés par l'auteur, *Faris Bilala* et *Hawaya et l'hyène*, devraient également paraître en français en 2009. Ses ouvrages, très populaires au Soudan, abordent les questions brûlantes telles que le drame de la guerre civile et l'arbitraire du pouvoir dictatorial, tout en mettant en évidence la richesse multiculturelle de son pays.

UNE FEMME DU CAMP KADIS

Par une matinée torride d’une journée d’automne, alors que je traînais dans les rues de la ville – comme d’habitude depuis que, deux ans plus tôt, j’avais été renvoyé de mon poste pour le bien public –, j’entendis des hurlements d’enfants, quelque chose qui ressemblait à des cris de joie et d’exaltation, et des voix des femmes qui se dirigeaient vers moi en même temps que les odeurs insupportables du matin, qui venaient du côté du marché nubien. Il y avait aussi les braiements des ânes des Bédouins venus de l’extérieur de la ville, c’était le seul bruit qui m’était familier parmi tous ces sons. Les gens qui se rendaient au marché nubien étaient toujours calmes, ils marchandaient avec sérénité, malice et sagesse. Ils achetaient et vendaient en silence, comme s’ils exécutaient une prière particulière. On entendait de temps à autre l’appel de Moussa al-Samih, le boucher, ainsi que deux vendeuses en train de se disputer, mais qu’en était-il de ces cris de joie et d’exaltation, de ces hurlements d’enfants ? Étant un habitant authentique de cette ville, je possède un profond sixième sens et je me dis : « Quelque chose est en train de se passer au marché nubien. » Je me faufilai vers l’endroit, exactement comme le chien de chasse qui renifle les traces d’un lapin sauvage. Aziza, la fille de Kaltouma la vendeuse d’argi[12] – nous, le groupe des intellectuels, nous l’appelions plutôt « l’experte en argi » –, passa devant moi à la vitesse de l’éclair, portant sur l’épaule son petit frère Mountasser. Elle ne prêtait aucune attention à ses hurlements saccadés et étranglés par sa salive collante, une scène qui attirerait la pitié du plus dur des policiers du Tiers-Monde. L’enfant était petit et décharné, avec deux yeux bien ronds et brillants, comme ceux des lézards. Je la connaissais bien, je savais qu’elle revenait de chez sa mère Kaltouma, qui était au marché toute la journée pour vendre de la *kisra*[13]. Aziza était chargée d’amener Mountasser trois fois par jour chez sa mère, au marché, pour qu’elle l’allaite : il y avait l’allaitement du matin, celui de la mi-journée et celui du dîner. Kaltouma veillait à ne jamais manquer une seule de ces tétées, de crainte que le petit ne tombe malade et ne meure, car Mountasser était frêle et fragile. Mais Kaltouma ne voulait pas qu’il reste

auprès d'elle au marché.

Je l'interpellai :

— Eh ! Petite ! Aziza !

Elle se tourna rapidement vers moi et me jeta un regard furtif, puis elle continua aussitôt sa course. Mais en apercevant son visage, même si cela ne dura pas plus de trois secondes, je pus déceler un grand malheur, une immense souffrance sur son visage petit et lisse, un malheur impossible à dissimuler et à supporter, si bien que je me dis intérieurement que même si l'on partageait ce malheur et cette tristesse avec tous les sans-abri du monde, ils ne pourraient l'absorber. Son regard furtif contenait des questions aussi obscures et imprécises qu'hésitantes. Je me mis à courir derrière elle en criant :

— « Eh ! Petite ! »

Mes amis et moi, les notables et les intellectuels du coin, nous préférons nous soûler avec l'alcool de dattes de chez Kaltouma, dans sa petite maison du camp Kadis. C'est une femme honnête et digne de confiance, qui ne nous vole pas – contrairement aux Éthiopiennes et à beaucoup d'autres vendeuses d'argi –, qui ne nous fait pas payer ce que nous n'avons pas bu dès que nous sommes soûls et que l'alcool nous tourne la tête, et qui ne triche pas non plus en coupant l'argi avec de l'alcool bas de gamme ou de l'eau ou en usant d'une quelconque autre ruse.

« Moi, je ne fréquente pas les voyous. »

Et puis, elle garde toujours nos secrets, elle n'ébruite pas nos petits scandales. Parce que moi, dès que je me soûle, je perds conscience, je perds toute dignité et je ne suis plus qu'un animal cultivé, j'urine sur mes vêtements, je me vomis dessus, ou bien je divulgue tous mes secrets de famille, je parle de mon père – il est officier au parlement–, je raconte ouvertement ce que les gens savent déjà de lui mais aussi ce qu'ils ne savent pas encore, je divulgue ses plans destinés à détourner prochainement les réserves alimentaires et celles de carburant. Je dis tout de mes malheurs quotidiens. Or, vraiment, Kaltouma écoute tout cela avec attention, mais elle n'en dit rien à personne, c'est pourquoi nous la respectons tous, comme si elle était notre mère – du coup, Aziza c'est un peu comme notre petite sœur.

— Eh ! Petite ! Arrête-toi !

Je l'attrapai par le bras. Elle me dit sans même me regarder, d'une voix étouffée, entrecoupée par les hurlements âcres et saccadés de Mountasser :

— C'est maman… Ils ont arrêté maman…

Tout devint clair, je sentis le monde s'assombrir soudain sous mes yeux, mes cheveux se transformèrent en épingles empoisonnées qui s'enfonçaient dans mon cuir chevelu. Je ne pus rien lui dire, rien faire, sinon poser ma main sur sa petite épaule fatiguée, puis la laisser froidement s'en aller et se fondre dans son océan de malheur et d'épreuves, tandis que Mountasser baignait sa poitrine de sa salive gluante et douce à la fois, tout en continuant à hurler et à appeler sans cesse sa mère, avec son gentil zézaiement qui prêtait à sourire,

malgré le côté tragique de la situation :

— Atouma !

J'étais souvent honteux lorsque je me retrouvais impuissant dans certaines situations. Si cela s'était passé encore hier, je me serais rendu chez le juge Jalal Al-Jamil, et nous aurions eu la discussion suivante :

— C'est toi qui a pris cette décision ?

— Il le fallait… Tu sais bien que rien n'est vraiment en notre pouvoir…

— Mais pourquoi Kaltouma ? Elle a des enfants à nourrir, son mari est mort dans le sud il y a quelques années.

— Ce n'était pas dirigé contre Kaltouma uniquement. Elle n'a pas eu de chance. Tu le sais bien, il fallait quelques têtes de Turc, on dit que le gouverneur fait une tournée d'inspection un peu partout, il faut donc qu'il voie que les gens travaillent ici, que l'on lutte contre la débauche. Et puis, Kaltouma savait qu'il y aurait une inspection, elle en avait été informée par Ahmad Salih.

— Mais ils ont trouvé chez elle un galon d'argi et trois bouteilles remplies d'alcool de dattes.

— C'est une ruse de la police, ils avaient caché tout ça dans leur voiture, parce qu'en règle générale ils ne trouvent jamais rien chez ces femmes.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Comme d'habitude, on va alléger la sentence autant que possible, et remplacer la peine de prison par une amende, que ses amies aideront à payer, comme elles le font d'habitude.

Voilà comment cela se serait passé à l'époque si l'une de nos « clientes » était tombée dans les griffes de la police ; mais où est donc Jalal Al-Jamil aujourd'hui ?

Le nouveau juge ne boit pas d'argi, il ne boit que du whisky et du nasha[14] ! Et en plus il est très difficile de le joindre, jusqu'ici en tout cas.

Son corps mince et fatigué était allongé sur le canapé, au milieu du marché du samedi, ils avaient versé sur elle un bidon d'eau qui dégoulinait encore de sa djellaba en coton bon marché sur sa peau. Elle ne prêtait pas attention à la foule de gens qui l'entourait, les uns pleins de compassion, les autres venus jouir du spectacle, mais elle essayait tout de même de dissimuler son visage avec ses deux bras. Elle tentait aussi, dans la mesure du possible, de ne laisser échapper aucun sanglot, aucun cri de douleur ou même aucun soupir, pour ne pas que les policiers, les juges, le bourreau ou la foule des badauds n'imaginent qu'elle ait souffert des coups de fouet, ce fouet noir, imbibé de goudron, qui lacérait sans pitié son pauvre dos décharné.

Lorsque je réussis à me frayer un chemin pour observer la scène, un gros militaire criait grossièrement :

— Trente-huit. Eh… hop !

— Trente-neuf. Eh… hop !

— Quarante. Eh… hop ! C'est fini, chef. Quarante coups de fouet.

Le juge dit, avec un sourire sévère censé montrer qu'il était à la fois pieux, juste, aimé et décidé :

— Allez, lève-toi ! Demande pardon au Seigneur et montre ta repentance… une repentance sincère, devant tout le monde.

Kaltouma lui lança un regard interrogateur, profond – je sentis qu'il venait du plus profond de ses entrailles –, puis elle cracha par terre, un crachat mêlé de sang amer. Je vous jure que tous les spectateurs – les Bédouins aux djellabas souillées qui sentaient le poil de chameau et la crotte d'âne, armés de leurs fouets et de leurs épées, les enfants des rues, les mendiants, les commerçants qui avaient fermé leurs boutiques et sacrifié ainsi une bonne partie de leurs bénéfices rien que pour assister au procès, les chiens faibles et craintifs cachés derrière les buissons pour éviter le regard des hommes, mais aussi les chiens moins faibles, les groupes de milans et de corbeaux qui traçaient des cercles dans le ciel en croassant, les intellos dans mon genre, les membres du tribunal, imbus de supériorité, les pauvres amies de la victime, les employées du tribunal, ceux qui se réjouissent du malheur des autres, les compatissants, ceux qui étaient « avec elle » comme ceux qui étaient avec le pouvoir –, tous, tous sans exception, je vous jure que tous ressentirent l'amertume de ce crachat, comparable à une marinade de coloquinte, comme s'il avait été projeté au plus profond de leurs propres gorges.

Sans quitter son visage du regard, elle rechaussa ses vieilles sandales en plastique et elle se fraya un chemin à travers la foule, fixant sa maison. Elle marcha d'un pas ferme et rapide, bien qu'elle fût exténuée ; elle devait se dépêcher pour que le petit Mountasser ne rate sa tétée du matin.

Abdelghani Karamallah est un jeune auteur originaire de la province du Nil Bleu, au sud de Khartoum. Il réside actuellement au Qatar. Il a publié de nombreuses nouvelles dans la presse soudanaise et celle des pays du Golfe. Il est aussi l'auteur d'un recueil de nouvelles publié à Beyrouth, salué par la critique au Soudan et dans le reste du monde arabe : *Maux de dos* (2005), dont est tirée la nouvelle du présent ouvrage. Il a aussi écrit un roman en cours de publication : *Sur le chemin de l'école*.

Dans ses nouvelles, les rôles sont inversés : des animaux – l'âne du prédicateur ou la chienne Fatima – voire des objets – une paire de chaussures, un morceau d'encens, un livre, une pierre – deviennent les personnages principaux, parfois même s'improvisent narrateurs pour relater leurs impressions sur le genre humain et le monde qui les entoure.

L’ÂNE DU PRÉDICATEUR

Je suis l’âne du prédicateur, et vraiment, sans cette patience inscrite dans mes gènes, et cette corde qui me relie à ce tronc d’arbre, ce vendredi après-midi, j’aurais pénétré en colère dans cette immense salle surplombée d’un haut minaret, j’aurais écarté la foule pour arriver jusqu’à la chaire puis je lui aurais tourné le dos et, de toutes mes forces, j’aurais donné un bon coup de sabot au prédicateur, qui élevait la voix et parlait avec douceur des animaux, puis j’aurais poussé un long braiement que tous – hommes et djinns – auraient entendu, en guise de vengeance. Les traces des coups de fouet et des coups de bâton sont encore visibles sur mon pauvre dos, tandis qu’il n’y a plus de luzerne ou d’herbe dans mon enclos depuis une bonne semaine, ce qui justifierait amplement mes coups de sabot.

Comme je l’ai dit déjà, je suis l’âne du prédicateur, le cheikh Jadallah. C’est un expert en prédication dans les domaines de la mort, de la séduction, de l’enfer et des bienfaits de la morale. Il prononce des discours parfaits, équilibrés et mûris, mon pauvre dos a d’ailleurs été le témoin de nombre de ses répétitions. Lorsqu’il était seul dans la campagne déserte, entre deux villages, il donnait libre cours à sa parole et discourait à propos du trépas, puis il pleurait comme si le mort en question était son propre fils, puis il décrivait les affres de l’au-delà comme s’il avait vu de ses propres yeux Dieu frapper le dos des hommes avec son bâton. Il élevait la voix, puis il murmurait, puis il changeait de sujet et parlait du mariage, il se mettait alors à sourire en embrassant du regard les invités de cette noce imaginaire. Je reconnais que je ne suis pas très clairvoyant, c’est d’ailleurs ce qui m’a conduit à croiser son chemin. « La destinée nous aveugle », comme il a l’habitude de dire lorsqu’il console un malheureux. Il ne s’intéresse qu’à la prédication et aux coutumes funéraires, à la réconciliation, aux chants et aux ouvrages de droit religieux remontant à l’époque abbasside ou mamelouke, tandis que ma vie à moi se limite au monde de l’enclos, de la luzerne et du transport de ce que l’homme est incapable de soulever. Il descend souvent de mon dos pour continuer ses répétitions jusqu’à ce qu’il en perde le souffle, et le désert devient le théâtre

d’un discours dont les héros sont le prédicateur et son âne. « L’auditeur est l’associé du locuteur », dit le proverbe, alors que Dieu me pardonne si je lui reproche que ses discours sont creux, dépourvus de perspicacité ou de goût.

J’ai toujours été surpris par la vitesse à laquelle il passe des pleurs au rire, de la différence entre deux discours improvisés qui ne durent pas plus de quelques secondes, ou de ses discours à propos de la bonne disposition des premiers musulmans à l’égard des animaux, ou encore à propos de ce juif qui alla directement au paradis parce qu’il avait désaltéré un chien assoiffé, ou encore à propos de cette méchante femme qui brûla en enfer parce qu’elle avait capturé un petit chaton. Le sens de mon braiement est : « Que Dieu se venge en bottant le train de ce prédicateur qui n’a pas respecté la pension de sa fidèle monture ».

Quant à ma patience innée, elle me vient de ma mère – Dieu ait son âme – qui durant sa courte et misérable vie a transporté sur son dos cinquante mille tonnes de légumes, d’hommes et de meubles, infatigablement, jusqu’à sa mort. Elle a porté sur son dos les meubles et le trousseau de la fille du maire, les youyous des femmes se mêlant aux larmes et aux gémissements de ma mère, à l’agonie. Comme je suis devenu orphelin alors que je n’étais encore qu’un ânon, on m’a confié les fardeaux de ma mère, et mon dos vigoureux a dû porter des charges que même un bateau n’aurait pu transporter. Mais j’ai fait preuve d’une patience et d’une vigueur rares, devenues légendaires. Ce sont ces qualités qui m’ont attiré tout ces malheurs, car c’est ainsi que les commerçants, les notables, la sage-femme et le prédicateur m’ont remarqué. Comme mon maître était pauvre, il resta bouche bée devant les propositions qui lui furent faites, c’est pourquoi il m’emmena finalement au marché des ânes, le marché de l’esclavage et de l’humiliation. Je voulais être racheté soit par la sage-femme, soit par le prédicateur, la première parce qu’elle possédait déjà plusieurs ânes et qu’elle se préoccupait de leur aspect et de leur santé, parce qu’elle les choyait et qu’elle leur mettait de jolies selles, et aussi parce qu’elle circulait peu d’un village à l’autre, au gré des fœtus désireux de quitter la quiétude du ventre de leurs mères. Le second parce qu’il avait bonne réputation, parce qu’il prononçait de beaux discours à la fois humains et animaliers. En fait, j’avais moi-même entendu plusieurs de ses prêches alors que j’étais attaché à l’arbre près de la mosquée lorsque mon maître allait faire ses prières. Je rêvais d’être l’heureux âne de ce prédicateur afin de profiter des bienfaits et de la clémence que dégageaient ses discours et ses prêches. Finalement mon rêve se réalisa, le prédicateur monta sur mon dos, avec sa prestance et sa djellaba particulière.

Quant à mon père – que Dieu le garde –, il fait partie de ces ânes qui ont été éprouvés par les laitiers, il passait son temps à faire le tour des quartiers, des ruelles, portant sur ses côtes deux cuves de lait. À cause de la routine – mon père a exercé ce métier pendant quarante années –, il a été frappé par une maladie mentale, juste après la mort de l’oncle Saad, le laitier. Ensuite, mon père a été vendu au marché des maquignons, et c’est un meunier qui l’a acheté

pour transporter les sacs de blé du champ au moulin. Mais comme mon père avait été élevé depuis sa plus tendre enfance pour marcher droit devant lui, et qu'à force de répéter toujours les mêmes gestes on continue à les reproduire, il continua à marcher toujours droit devant, malgré les solides coups de bâton qu'il recevait, censés le mettre dans la direction de la ferme, sur les bords du Nil. Un âne, c'est comme un train, s'il sort de la voie qui lui a été tracée, il se disloque. Les gens ne savaient pas que mon père était devenu gâteux, qu'il continuait à aller vers les maisons où il avait pris l'habitude de se rendre toute sa vie durant, alors que son maître n'avait plus besoin de lui. Lorsqu'il fut abandonné à son sort, sans maître, chassé de l'enclos alors qu'il était vieux et malade, pratiquement aphone, il fut forcé de dormir dans le désert, été comme hiver, et sans la générosité de quelques femmes qui le trouvaient à leur porte chaque matin, leur rappelant l'oncle Saad – que Dieu ait son âme –, et qui donnaient à leur invité un peu de luzerne, de kisra ou de pain sec, ou bien les restes de cresson, de radis ou d'oignon, mon père serait mort de faim. Elles répétaient toujours : « Mon Dieu, c'est l'âne d'oncle Saad, il n'a pas oublié ses vieux amis », mais elles ne savaient pas qu'il était atteint d'une maladie psychologique, la « maladie du tournis ». À force d'avoir effectué tellement de tournées entre ces portes, il était désormais mû par cette habitude ancestrale ancrée dans son esprit, il continuait donc à tourner sans s'en rendre compte, poursuivant cette vie qu'il avait menée durant un demi-siècle, jusqu'à son funeste destin. Je me souviens encore des histoires de mon père à propos de sa jeunesse, il me racontait cela avec orgueil lorsque je n'étais encore qu'un ânon, je pouvais le lire dans ses yeux enfoncés regrettant l'âge d'or des ânes lorsqu'ils paissaient et se prélassaient dans la forêt, lorsque rien ne troublait encore leur pureté, lorsque leurs dos étaient encore beaux, doux, sans selle, sans meubles, sans besace et sans propriétaire. C'était une vie paradisiaque, passée entre l'ombrage des arbres aux fruits mûrs, les rives des fleuves et les mares, entre les fleurs et toutes les joies de la vie. Les ânes allaient là où leur envie les guidait, et non là où leurs maîtres les menaient. C'était la belle époque, avant que ne surviennent ces êtres qui ne marchent que sur deux pattes, qui nous ont depuis imposé de travailler pour eux, dans un système d'esclavage presque inégalé à travers l'Histoire. Heureusement, Dieu est miséricordieux, il a fait en sorte que notre viande soit amère et détestable, sinon nous aurions subi le même sort que les chèvres, les vaches ou les moutons dont la viande fait le délice de l'estomac délicat de ces hommes, dont le doux corps est égorgé, équarri et cuisiné. De même, j'ai vu dans les villages des cuves pleines d'oignons et de tomates, des champs de blé doré transformés en terre stérile sous l'action de leurs serpes qui ne connaissent aucune pitié. Leurs épis finissent écrasés par la meule des moulins avant d'atterrir dans des fours brûlants, dans les assiettes d'une cuisine ou même sur le feu d'une bonbonne de gaz.

Comme je l'ai déjà dit donc, je suis l'âne du prédicateur, celui qui connaît par cœur des tas d'histoires, de sentences et de sagesses – que Dieu ait pitié de

l’âne chargé de transporter ce cœur en question, car il s’agit là d’un bien lourd fardeau, qu’il ne pose jamais sur le sol, ne fût-ce qu’un bref instant, pour le soulager. Par expérience, je peux dire combien il est agréable que l’on fasse descendre de son dos un homme, ou une femme, ou un sac, ou une sacoche, ou même la moindre peine.

Lorsque je m’arrêtai à l’ombre de cet arbre, après une longue marche depuis un village voisin, il me mit sur le dos ce gros prédicateur, qui ne semblait pas s’entendre lui-même répéter ses prêches. Ce jour-là – c’était un vendredi –, il ordonna à sa petite fille, Rasha, de seller mon dos, car il devait aller dire le prêche du vendredi dans un village voisin, alors qu’il savait très bien que je n’avais pas mangé la moindre luzerne depuis deux jours. Ils ne firent aucun cas de mes gémissements, alors qu’ils savaient bien que je venais à peine de rentrer dans l’enclos, après avoir emmené son fils au marché à dix miles de là. Et la veille au soir, j’avais transporté tous les meubles de Fatima, la femme répudiée par son mari un jour de pluie, ce qui signifie que j’avais dû enfoncer mes pattes dans la boue avec sur le dos Fatima et ses valises, le tout dans l’obscurité totale, pour me rendre dans un village éloigné, suivi par son mari qui n’avait trouvé que mes reins pour décharger sa colère à l’égard de Fatima.

Lorsque la petite Rasha arriva, elle me regarda tristement, car elle était comme moi, sans recours. C’était elle qui soignait les plaies de mon dos ensanglanté. Elle étalait dessus le carbone tiré de vieilles piles de transistor, puis elle massait les blessures. Elle me sella donc, puis j’emmenai le prédicateur au village voisin alors que je mourais littéralement de soif et de douleur. Heureusement, nous étions à peine sortis du village, à deux miles de distance environ, que je trouvai une flaque d’eau entourée d’herbes fraîches et bien vertes. Mais je pus à peine tendre le cou vers elles qu’un coup de bâton me tomba sur les reins. Je dus alors me dépêcher tout en maudissant ma pauvre destinée, tandis que s’échappaient de sa gorge d’affreuses chansons à propos des femmes du quartier. En même temps, il zyeutait les jeunes filles qui travaillaient dans les champs, tandis qu’elles se baissaient pour cueillir les tomates, leurs cuisses souples et délicates brillant sous le soleil de midi. Je hochai la tête, comme pour mimer « Attention, Dieu est partout et rien ne lui échappe », et un coup de bâton s’abattit à nouveau sur mes reins, comme s’il avait compris mes paroles, puis il me donna encore quelques coups avec le bout de ses sandales. En fait, le seul être humain qui me plaise est ce brave moine qui a dit un jour que l’homme, dans sa longue vie, est lui aussi passé par le stade animal, il ne serait donc pas invraisemblable que le prédicateur ait été jadis le fils d’une ânesse rétive ou d’une brebis décharnée. Mais malgré cette zone d’ombre qui plane sur ses ancêtres, c’est tout de même lui qui a pris le dessus, même si nous sommes tous des créatures de Dieu.

L’apogée de ma rancœur envers lui fut ce jour où il partit donner une leçon à quelques étudiants. Comme une fois encore je mourais de faim, j’engloutis l’un de ses gros grimoires, parmi ceux qu’il chérissait le plus. Il perdit son sang-froid car c’était un livre qu’il consultait souvent, alors il me priva de

luzerne pour me punir de cette abomination. Je faillis lui rappeler ce dicton qu'il répétait à chaque prêche : « La science se trouve dans vos cœurs et non dans les livres », ou encore les paroles du cheikh Al-Obeid Wad Badr : « Celui qui sait ce qui se trouve dans les livres mais qui ignore ce qui est dans les cœurs, n'est en fait qu'un ignare ». Si seulement il comprenait la langue des ânes, hélas il est sourd et muet à ce niveau-là, pourtant il prétend guider les gens, mais je me demande bien comment.

Sur la route vers ces prédications, aussi nombreuses qu'inégales d'ailleurs, je passai un jour devant les restes de ma mère, une poignée d'os décharnés partiellement couverts de terre, entre lesquels avaient poussé quelques plantes verdoyantes. Sur les os de sa poitrine, là où le cœur de ma mère avait un jour battu, quelques sacs en plastique et quelques pages de journal jaunies s'étaient accrochés, emportées par la brise depuis les maisons de l'instituteur ou des étudiants du village. Les vents avaient emporté dans le désert la chair et la peau de ma mère, qui s'étaient dispersées dans la poussière. Tandis que j'allais et venais d'un village à l'autre, je manquais à chaque fois de trébucher sur les restes de son corps chéri. Cette vision provoquait en moi une profonde peur, imaginant que derrière la chaleur de cette vie et de ces malheurs se cachait un grand secret. Qu'étaient ces plantes vertes et humides, sinon les restes de ma mère, qui tentait de revenir à la vie d'une autre manière ? Un nouveau coup de bâton tomba sur mes reins pour me faire avancer au moment où nous passions devant la tombe de son père à lui et que je m'y arrêtai, tandis qu'il se répandait en prières et en demandes de pardon.

Ce sont toutes ces choses, parmi tant d'autres, qui nous ont poussés, moi et quelques-uns de mes semblables, à nous révolter ce jour-là, pleins de dépit. Quelques ânes ont exagéré en manifestant leur rancœur envers les hommes, leur administrant un bon coup de sabot dans le pelvis afin de les empêcher d'encore enfanter d'autres hommes destinés à réduire notre descendance en esclavage.

Moi, je penchai plutôt pour la manifestation pacifique la plus sage, qui consiste à braire en groupe. En exploitant ce cri collectif, nous pouvions ainsi troubler son prêche, c'est ainsi que notre braiement s'éleva comme la foudre, couvrant la voix du haut-parleur.

Je ne vous cache pas que très souvent je gâchais sa sérénité lorsque je le retrouvais à midi, plongé dans un profond sommeil, adouci par le ventilateur qui rafraîchissait l'air autour de son lit, tandis que moi je brûlais en plein soleil d'été, sans même un auvent pour me protéger. Je me mettais alors à braire sans m'arrêter, et tous les habitants de la maison sortaient en me couvrant d'insultes qui convenaient peu à quelqu'un de familier. Alors il se levait et m'envoyait à la tête un tas de chaussures et de bâtons cachés sous son lit, faisant peu de cas du dicton qui était pourtant suspendu dans son salon de réception : « La patience est la clé du bonheur ».

Mais je l'attendais au tournant : profitant de notre passage à proximité d'une école primaire ou des magasins de la coopérative, je levais mes pattes arrière

le plus haut possible jusqu’à ce qu’il tombe presque vers l’avant, puis je levais mes pattes avant et les rabaissais aussitôt, à la vitesse de l’éclair, sans me préoccuper des douloureux coups de fouet, du moment que j’avais réussi à entacher sa prétendue retenue, sa prestance artificielle, en faisant rire l’assemblée.

En vérité, tout au long de mon esclavage, mon dos a dû supporter des charges qui défient l’imagination. Le comble de la sauvagerie a été atteint lorsque mon dos nu a dû porter une poutre métallique qui faillit le briser, et qui causa d’ailleurs à ma colonne vertébrale des douleurs qui m’envahissent encore à chaque fois que je dois sauter au-dessus d’une rivière ou même d’un ruisseau. Mais je ne peux pas non plus nier que j’ai aussi passé des moments agréables, notamment lorsqu’il mettait sa grande fille sur ma selle pour l’emmener à l’école et que ses cuisses souples me chatouillaient le dos. Il faut dire les choses comme elles sont, il y avait des moments de bonheur, même brefs, surtout lorsqu’elle donnait un petit coup de son talon à la peau tendre sur mes côtes, pour me faire avancer, et qu’un frisson agréable parcourait alors tout mon corps, jusqu’aux sabots. Mais une fois devant le seuil de l’école, elle descendait de mon dos à la vitesse de l’éclair.

Après tout cela, il m’a vendu, malgré cette familiarité qui dura pourtant quinze ans. Et par malchance, il me vendit au fils aîné de la fille du maire, celle dont le mariage avait été la cause du décès de ma mère. Lorsque j’arrivai dans mon nouvel enclos, je la regardai avec tristesse et attention. Elle avait trente-cinq ans, mes yeux se baignèrent de larmes lorsque je me remémorai l’agonie de ma mère, ses gémissements, tandis que mes oreilles se remplissaient des youyous et du son des tambours de cette époque révolue.

Ceci est mon témoignage, le témoignage d’un juste. Le jour viendra, comme il le dit lui-même, où des files de malheureux, eux aussi broyés sans raison aucune par ce prédicateur, se dresseront avec moi. Ils se tiendront derrière moi – parce que c’est moi qui ai eu la plus grande part du malheur – des files d’insectes, de fourmis, de puces, de chats, de plantes, de sauterelles, de feuilles d’arbres, de mouches, de scorpions, qu’il a un jour écrasés ou tués sur sa route, pour des raisons personnelles. Demain, la vérité apparaîtra au grand jour, et tu sauras enfin si celui qui est sur ton dos est un prédicateur ou un escroc.

Qu’est-ce donc pour un dos, d’ailleurs, au poil soyeux, fort, lisse, d’une belle couleur ? Si seulement j’avais des piques de hérisson à la place de ces poils, et aussi la taille d’un tigre, des pattes plus longues que celles du lion, et un cri plus puissant, plus effrayant que celui des bêtes sauvages, plutôt que ce cri d’animal soumis et misérable. J’ai des dents acérées et solides, mais elles ne mâchent que de l’herbe et de la luzerne. Les hommes ont peur du scorpion, alors qu’il est même plus petit que mes sabots, ils tournent les talons lorsqu’un chien aboie, alors que même un enfant peut grimper sur mon dos moelleux et confortable, et ils donnent des coups de fouet sur mon dos ou aiguillonnent mon ventre affamé pour me faire avancer, juste pour satisfaire

leurs désirs. Les désirs de l'estomac, de l'esprit ou du cœur n'appartiennent-ils donc qu'aux hommes ?

Lors de mon premier voyage avec le petit-fils du maire, qui adore la natation, il m'attacha à une grosse pierre en face de la rive. Mes pensées m'emmenèrent alors au loin, là où se trouvaient la verdure, l'eau et les braiement des ânes. Il y avait un troupeau d'ânes rabougris et heureux, qui savouraient avec une joie débordante leur doux bonheur, entrecoupé de braiements exprimant leur satisfaction. Mes expériences anciennes, tristes et douloureuses, me revinrent à l'esprit. Mais comme il ne s'agissait que de souvenirs, ils s'estompèrent rapidement. Mon cœur se mit à palpiter, comme un poisson frétillant qui se débarrasserait de son enveloppe corporelle et qui, au fond de ses tendres entrailles, effacerait à jamais la peur d'être pris au piège dans la gueule béante des monstres marins. Le sabot gauche enfoncé dans la boue, je me mis à répéter, pour consoler mon âme : « Dans la steppe, le chameau meurt de soif alors que son dos transporte de l'eau. De la même manière, de village en village l'âne meurt sous le poids de sa charge, tandis que son dos transporte le prédicateur ». Je me promis alors de m'en sortir et de garder désormais mon dos nu. La seule charge que ce dernier supporterait encore serait les rayons du soleil et la brise légère, mais plus jamais de selle, de corde ou de piquet. Désormais, mon enclos serait ces vastes plaines aux frontières inconnues.

Rania Mamoun est née en 1979. Elle réside actuellement à Wad Madani. Journaliste, elle est l'éditrice des pages culturelles du magazine soudanais *Al-Thaqafi* et éditorialiste du journal *Al-Adwaa*. Parallèlement, elle présente un programme culturel à la télévision soudanaise et à la radio de Wad Madani. Elle est l'auteure de nombreuses nouvelles publiées dans la presse soudanaise et arabe en général, d'un roman, *Flash vert* (Le Caire, 2006), qui traite de la guerre civile et de l'exil, et d'un recueil de nouvelles intitulé *Le Treizième Mois après le lever du soleil* (Amman, 2009). L'une de ses nouvelles, qui a donné son nom au recueil précité, a été traduite en anglais dans la revue littéraire londonienne *Banipal* (nº 30, automne-hiver 2007), sous le titre *The Thirteen Month of Sunrise*.

HISTOIRES DE PORTES

Contrairement à son habitude, il s'était levé tôt. Il avait quitté son lit de bonne humeur et plein de dynamisme. Il se dirigea vers le robinet pour se laver le visage et chasser sa salive avec du dentifrice au goût de menthe, mais l'eau était coupée… « Mon Dieu, quand sont-ils venus ici, ceux-là ? Ils ne dorment donc jamais ? »

Il se rappela qu'il n'avait pas payé les factures de la compagnie des eaux, au début du mois, comment l'aurait-il fait d'ailleurs, c'était cela ou bien reporter un autre paiement. Il se passait un mois de l'électricité, un autre mois de l'eau, un autre encore du téléphone, il supportait les brimades de l'épicier et les colères de son propriétaire, il avait même juré que si le gouvernement l'autorisait à vivre dans la rue il se passerait même pendant un mois de sa maison, celle-ci entrant ainsi dans sa liste de tout ce dont il pouvait se passer, ce qu'il appelait la « liste des futilités ».

Il essaya de ne plus penser à ce désagrément aussi secondaire que récurrent, auquel il ne ferait pas l'honneur de gâcher sa bonne humeur matinale. Il laissa donc ce problème de côté – de toute façon, il gardait toujours une réserve, au cas où, et puis quand celle-ci se terminerait, le tuyau serait assez long pour arriver jusqu'à la maison de l'un de ses voisins…

— Fiston, remplis-moi vite ce seau d'eau-là, je dois me laver pour aller en ville.

Puis il ferma la porte derrière lui, bien qu'elle ne couvrît pas toute l'embrasure.

L'eau froide qui dégoulinait sur son corps le tonifia, et ce jour-là il aurait voulu voir passer les deux heures suivantes et s'en débarrasser, ou bien les vivre à un autre moment, peu importe. L'important pour lui était de fermer ses paupières puis de les rouvrir et se retrouver ainsi à neuf heures, le moment prévu pour recevoir sa tâche du jour. Désormais, il n'aurait plus à attendre l'aide irrégulière que lui fournissaient ses frères qui avaient émigré. Il n'aurait plus à changer de route pour éviter l'épicier, le boucher ou le voisin qui partageait son salaire avec lui. Il n'aurait plus à suivre son menu habituel :

aujourd’hui on mange, demain on jeûne, après-demain ce sera eau et galette de farine. Ses enfants n’auraient plus à s’endormir sans dîner, ne fût-ce que d’un verre de lait.

— Non, non ! Pars, gamin ! Mohammed, viens, viens ! Ce gamin a renversé la porte… Ali, attrape-le, la porte est tombée sur son pied…

En fait de porte, ce n’était qu’une plaque de zinc qui ne comblait même pas toute l’embrasure de l’entrée, mais qui au moins cachait quiconque était derrière elle. Il revêtit ses habits avant de se débarrasser complètement du savon qui recouvrait son corps, puis il jura de changer cette plaque de zinc rouillée qu’ils appelaient métaphoriquement une porte.

Il but son thé, légèrement sucré comme d’habitude. Puis il s’en remit à Dieu en prononçant la *bismillah*[15], et il voulut sortir. Mais…

La porte ! Qu’est-ce qu’elle avait cette porte ? Il tenta de l’ouvrir, encore et encore, mais elle lui résistait. Elle avait deux battants, dont l’un était plus court que l’autre.

— Quelle aille au diable, cette foutue porte ! dit-il, exaspéré.

Il poursuivit :

— Mohammed, je vous ai déjà dit cent fois de ne pas fermer cette satanée porte si violemment ! À force de la claquer, vous allez la réduire en miettes !

Quand finalement il réussit à l’ouvrir, après une volée de jurons, la moitié des habitants du quartier entendirent son grincement, tandis que lui tenait dans sa main droite l’une des manches de sa chemise.

Mais bon… Tant pis, ce jour-là, il voulait que rien ne vienne gâcher sa bonne humeur, alors il tenta de la dissimuler à l’aide de son autre main et il continua son chemin. Il monta dans le bus et y resta debout, il n’avait pas le choix s’il voulait arriver à temps à son rendez-vous de travail.

— Fiston ! Fais rentrer les gens qui sont devant la porte, bon sang, on n’a pas besoin de se ramasser une amende de grand matin ! cria le chauffeur.

La phrase à peine terminée, il sentit des mains le pousser vers l’intérieur, et la bousculade commença.

— Pardon, mes frères, pardon, laissez-nous donc entrer dans le bus, nom de Dieu !

Celui-ci apostrophait son voisin, celui-là écrasait le pied de l’autre, un autre encore, élancé, restait penché comme s’il était en train de prier.

— Mes frères, ouvrez cette fenêtre, on meurt de chaud, on risque tous de se taper une insolation !

Finalement, il arriva à son arrêt. Il s’arracha littéralement aux autres et se jeta dans la rue, mais une fois sorti, il constata que le bus avait voulu conserver un morceau de sa chemise, alors il lui reprit sa part et il continua son chemin avec sa chemise trouée.

Il surmonta sa préoccupation et se convainquit lui-même : « Personne ne remarquera le trou ». Il essayerait de trouver un stratagème pour le dissimuler. Dans quelques jours, il en achèterait une nouvelle, car il était désormais un autre homme, il n’était plus le chômeur de la veille.

Il entra dans les bureaux de la compagnie que possédait l’un de ces nouveaux hommes d’affaires (ces gens qui apparaissent soudain riches et font l’impasse sur leur passé, dont on ne connaît rien sinon qu’ils sont devenus des hommes d’affaires. Comment ? Quand ? Nul ne le sait…)

Mais bon… En quoi cela le regardait-il ? Ce n’étaient pas ses affaires, et lui, ce qui lui importait, c’était son job, quant au reste il n’en avait strictement rien à faire. Il travaillerait de son mieux, recevrait une augmentation et améliorerait sa situation, peut-être même ce job lui ouvrirait-il quelques portes auprès de cette riche tribu d’hommes d’affaires…

L’eau serait de retour… Il supprimerait chaque mois l’un des éléments de sa liste des futilités. L’ensemble de la liste serait disponible chaque mois. Il achèterait une porte pour la salle de bains et il l’arrangerait, il entretiendrait son carrelage.

Peu après, il réparerait la porte d’entrée toute tordue, il la fixerait, ils n’auraient plus besoin de rationner le sucre qu’ils mettaient dans le thé, même pas pour préserver leur santé, il…, il…, il… et il se perdit dans ses rêves.

Il arriva au bureau de l’homme d’affaires, au deuxième étage, il fixa la porte d’entrée, belle et robuste, ouvragée. « Elle doit provenir de l’un de ces charpentiers spécialisés dans la construction de portes, de fenêtres et tout ça, peut-être même qu’elle a été importée, en tous les cas elle ne vient certainement pas de l’un de ces ateliers de la zone industrielle ».

Elle était munie d’une plaque, élégante et bien grande, sur laquelle était gravé : « Directeur ».

Il palpa la porte : comme elle était froide ! Il inspira profondément, posa sa main sur la poignée et il se dit : « Maintenant, j’accède enfin au monde des hommes ».

Mais bon… Qu’est-ce qui se passait ? Pourquoi ne s’ouvrait-elle pas ? Était-elle tordue, comme la porte de sa maison ? Ou alors était-elle amovible, comme la porte de sa salle de bains ? Ou bien allait-elle aussi lui voler un morceau de sa chemise, comme celle du bus ?

Il tourna la poignée plus d’une fois. Il frappa à la porte, encore et encore, sans effet. Le garçon de bureau arriva, il lui demanda :

— Le patron est là ?

— Tu veux parler au patron ?

Il répondit en perdant patience :

— Ben oui, sinon pourquoi je te l’aurais demandé ?

— C’est toi Omar Ahmed ?

— C’est bien moi, en chair et en os.

— Désolé, mais le patron m’a demandé de te dire quand tu arriverais qu’ils ont donné le job à quelqu’un d’autre, qui a d’ailleurs déjà commencé à travailler.

— Quoooooi ? Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? Et pourquoi ?

— Ben, en tous les cas, c’est comme ça.

Il se mit en colère, se révolta, hurla, exigeant son dû. Il frappa à nouveau à

la porte et essaya même de l’arracher. Il déchira encore plus sa chemise. Qu’allaient donc devenir ses enfants ? Il avait placé tous ses espoirs dans ce job. Il le méritait. Il remplissait toutes les conditions. Pourquoi lavaient-ils donné à un autre ? Pourquoi ?

Il ne quitterait pas cet endroit tant qu’il n’aurait pas reçu de réponses à ses questions, tant qu’il ne connaîtrait pas les raisons de ce refus. Il se mit à penser à sa situation, à sa maison, à sa liste des futilités, à ses frères, qui le soutenaient presque goutte à goutte. À la porte toute tordue de sa maison, à la porte amovible de sa salle de bains…

Aaaah. Supporter tout cela l’anéantit, penser au lendemain l’écrasa, il se jeta alors aux pieds de la porte du directeur et il se mit à pleurer. Il pleura de souffrance, envahi par un sentiment d’injustice. Il resta à sa place, mais de temps à autre il relevait la tête vers elle, espérant qu’elle s’ouvre ou que quelqu’un en sorte. Il attendit longtemps, mais la porte restait fermée.

AN &